

***Antoine***

Jacques Flamand

Number 97, May 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42022ac>

[See table of contents](#)

**Publisher(s)**

Les Éditions l'Interligne

**ISSN**

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

**Cite this article**

Flamand, J. (1998). *Antoine*. *Liaison*, (97), 17–17.

# Antoine

Depuis la mort de sa femme, il y a trois ans, Antoine s'est peu à peu replié sur lui-même. Sa morosité n'a fait que s'accroître après sa retraite anticipée, en juillet dernier. Les humains lui paraissent trop hypocrites et mauvais. Assurément, il a ce qu'il lui faut pour mener une vie douillette. Ses soucis sont ailleurs. Son livre de chevet est désormais un album de famille qu'il feuillette inlassablement. La compagnie de ses aïeux le rassure. Ses propres enfants habitent loin, et il ne tient guère à leur visite. Une fois par an, pour le Jour des morts, et encore. Son monde s'est rétréci, ses besoins affectifs s'amenuisent de semaine et semaine.

Tous les matins, Antoine prend l'autobus de la ligne 26, à 7 h 10 précises. Complet sombre, chapeau noir, il est presque élégant. Il finit par connaître les passagers, des habitués comme lui de la ligne. Il leur adresse même un léger salut. Ils font partie de son cadre quotidien, tout comme les érables de l'avenue du Roi Édouard ou les réverbères à cinq globes de la rue du Mont-Bleu.

Tous les matins, à 7 heures, Antoine entre à la boutique «La Roseraie». Pas de paroles inutiles. La fleuriste a préparé le bouquet, toujours le même : onze roses rouges. Antoine paie, soulève son chapeau et sort discrètement. C'est parce que le magasin est ouvert aussi le samedi et le dimanche qu'il y est client assidu. Dans l'autobus, les passagers, au début intrigués, ne se posent plus de questions. Le bouquet est devenu un simple trait du personnage.

7 heures 50. Arrêt du Portage. Antoine descend. En un quart d'heure de marche, qu'il pleuve ou qu'il neige, le voici à la grille du cimetière. Le préposé, toujours ponctuel, a ouvert le portail à huit heures. Jamais âme qui vive à cette heure matinale. Mais qu'est donc une âme vive en ces lieux de trépassés?

De longues allées paisibles, des parterres de pierres tombales bien alignées. Antoine respire à pleins poumons. L'air du cimetière, léger, le vivifie. Il est chez lui. Il connaît chaque tombe et les noms gravés lui font chaud au cœur. La rumeur du vent dans les arbres, une présence familière. Antoine a tout son temps. Bouquet à la main, à pas lents, goûtant la paix et le bien-être que lui communique cet espace fraternel, il parle, à mi-voix. À qui?

Antoine est heureux. Quand l'air est spécialement doux, il prolonge sa visite, parfois jusqu'à l'angélus. Le temps s'écoule tellement vite. S'il se sent un peu las, il s'assoit sur une tombe, jamais la même. Lorsqu'il estime le moment venu, après ce long introït, il se dirige, au milieu d'une invisible foule en procession, vers le lot des concessions à perpétuité, dans la section la plus reculée du cimetière. Au pied d'une modeste pierre tombale vierge de toute inscription, agenouillé, il ramasse le bouquet de la veille et le remplace par son bouquet du jour. Onze belles roses fraîches. Profondément incliné, il baise la bonne terre et lui parle. La terre l'écoute.

Près du portail, en sortant, Antoine jette dans le bac aux déchets son bouquet de la veille. D'un pas rapide, il rejoint l'arrêt du Portage.

L'hiver a duré ce que dure un hiver. Si ses visites ont parfois été écourtées, il n'en a jamais manqué une. La fleuriste le trouve de plus en plus songeur, mais ne dit mot. Un air de printemps flotte au cimetière. L'heure est venue, pense Antoine, et il engage le graveur de pierre et le fossoyeur.

En ce matin de Pâques, le soleil chauffe la bonne terre. Antoine a de la noblesse dans son habit neuf. Les onze roses lui paraissent d'un rouge sang. Après s'être agenouillé longuement, il lit l'inscription gravée en lettres écarlates sur sa pierre tombale :

Antoine LeClerc

Pâques 1940 – Pâques 1998.

Il sourit. Enjambant le petit talus, il descend dans la fosse, s'assied d'abord et fait glisser la terre sur ses jambes, sur ses cuisses, bientôt abondamment recouvertes. Puis, allongé, il ramène suffisamment de terre sur son buste, son bras gauche, sa tête, pour disparaître complètement. Reste le bras droit qu'il faufile à son tour dans l'épais manteau qui le cache maintenant tout entier.

Antoine sourit. En paix, il revoit les pages de l'album de famille. L'air lui est désormais inutile.

*Jacques Flamand*

*Jacques Flamand a publié de nombreux titres dans divers genres. Il est coresponsable des Éditions du Vermillon et de la revue Envol.*